

Jean Genet, toujours en fuite Présentation

Véronique Lane

Numéro 240, printemps 2012

Jean Genet, toujours en fuite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lane, V. (2012). Jean Genet, toujours en fuite : présentation. *Spirale*, (240), 31–33.

Jean Genet, toujours en fuite

PAR VÉRONIQUE LANE

Que sait-on au juste de Jean Genet, sinon qu'il est devenu ce qu'il s'est voulu : imprenable ? « *Sortez seul. Revenez un jour*¹ » : le conseil aussi bienveillant qu'énigmatique qu'il donne à son ami Còstas Taktis trahit sans contredit son propre mode de vie. On savait² qu'après avoir été très tôt abandonné par sa mère, Genet avait été placé en famille d'accueil puis dans diverses institutions, avant de s'engager dans l'armée et de la fuir pour arpenter le monde : l'Europe d'abord, puis, après de nombreux séjours en prison pour désertion et vols répétés, l'Amérique, l'Asie et le Moyen-Orient. Ce qu'on ne savait pas et que révèlent la récente publication de sa correspondance de jeunesse avec Andrée Pragane (les *Lettres à Ibis*, ici présentées et commentées par Mairéad Hanrahan), ainsi que l'ouverture de son dossier de pupille à l'Assistance publique, c'est que Genet s'est désespérément efforcé de désertier famille et écoles d'apprentissage bien avant l'armée. Alors qu'il n'a pas quatorze ans, il fait notamment cinq fugues en l'espace de deux mois, comme le soulignent Albert Dichy et Pascal Fouché dans *Jean Genet. Matricule 192.102. Chronique des années 1910-1944*. L'accès à ces archives leur permet en outre de dévoiler



Jean Genet avec Marianne de Pury, à New Haven, Connecticut, 1^{er} mai 1970. Archives Jean Genet / IMEC.

le nom du père de Genet jusqu'ici inconnu, Frédéric Blanc : « *presque trop beau pour être vrai, l'écrivain ayant toujours affaire au blanc de la page* », comme le remarque ici Patrice Bougon.

Foncièrement solitaire, encore plus porté sur la fuite, peut-être, que sur le vol qu'il n'a jamais vraiment tenu à maîtriser, Genet aimait à faire construire des maisons aux familles de ses amants, mais il n'a lui-même jamais toléré de vivre que « *dans une valise* », de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel, et ce jusqu'à sa mort. Un vagabondage qui n'a rien de pathétique ; au contraire. Car il n'y a pas que ses années passées en Palestine (dont est né *Un captif amoureux*) qui aient nourri l'inspiration du romancier, dramaturge et, comme on le découvre de plus en plus, penseur et critique d'art ; ses voyages en Extrême-Orient et en Amérique sont également à la source des deux inédits parus sous le titre de *La sentence* chez Gallimard, en 2010. Ces textes posthumes, élaborés d'après l'étonnante composition graphique que Genet avait lui-même imaginée, constituent de stupéfiantes réponses aux questions qu'en amoureux des paradoxes il tenait pourtant, comme l'on sait, à laisser en suspens.

L'extrême liberté que lui allouait le fait d'être sans domicile fixe a également permis à Genet d'intervenir en faveur des divers mouvements politiques sollicitant son aide dans les années soixante-dix (la Fraction armée rouge, les Black Panthers et les Palestiniens). Aux Black Panthers venus le rencontrer à Paris dans l'unique espoir d'obtenir un article soutenant leur cause, par exemple, Genet propose d'emblée de troquer les mots pour la parole, et donc de reprendre l'avion en leur compagnie le lendemain même. Un geste flamboyant qui fut le point de départ d'une série de conférences controversées d'un bout à l'autre de l'Amérique, sur lesquelles on commence maintenant à s'interroger (on s'est de fait récemment beaucoup intéressé aux rapports ambivalents de Genet à l'Amérique, plus précisément au Québec³). Le conseil qu'il adresse à son ami grec — « [...] *sortez seul. Revenez un jour* » — fait par ailleurs écho aux mots si puissants de l'écrivain noir américain George Jackson, mort assassiné par un gardien en prison sans que Genet ait eu le temps, comme il s'y efforçait, de l'en faire libérer : « *Je fais peut-être, mais dans ma fuite je cherche une arme !*⁴ ».

Comme Jackson, Genet est l'un de ces auteurs que l'on n'approche pas sans risque : « *[Blanchot] m'appelle un écrivain sauvage* », confessait-il, visiblement heureux de l'appellation⁵. « *Rappelez-vous, c'est lui qui vous lit* », remarquait en outre Jacques Derrida, liant ainsi la personnalité farouche de Genet à l'émergence d'un nouveau type de lecture dans *Glac*⁶. Une lecture à double sens que les textes réunis dans ce dossier n'ont pas manqué de prendre en compte, comme en fait foi le titre de celui de Geir Uvsløkk portant sur la « fiction biographique » de Gilles Sebhan, *Domodossola. Le suicide de Jean Genet* (« Gilles Sebhan parle de Gilles Sebhan »), et de Melina Balcázar sur le collectif *Jean Genet et son lecteur* (« Lecteurs : avertissement d'incendie »).

Qui ose faire le portrait de Genet se retrouve inévitablement avec son propre autoportrait sur les bras. Ce phénomène retors hante les très nombreux ouvrages parus sur Genet en 2010 à l'occasion du centenaire de sa naissance : à l'exception du *Maître Fou. Genet théoricien du théâtre (1950-1967)* de Jean-Bernard Moraly (recensé par Marie-Claude Hubert), ceux-ci délaissent en effet généralement l'analyse critique au profit d'un genre non exempt de dangers, le témoignage. C'est notamment la voie qu'empruntent Tahar Ben Jelloun dans son essai *Jean Genet, menteur sublime* et sa pièce *Beckett et Genet, un thé à Tanger*,

respectivement abordés par Albert Dichy et Sylvain Lavoie, de même qu'Hélène Cixous dans *Entretien de la blessure. Sur Jean Genet*, commenté par Ginette Michaud.

Le portrait de Genet tracé par les critiques du xx^e siècle fut on ne peut plus analytique (qu'on songe aux grandes lectures philosophiques de Sartre⁷, Bataille⁸ et de celle, quoique prodigieusement libre, de Derrida⁹). Quel Genet nous réserve donc le xxi^e siècle ? En ces pages c'est un Genet *lui-même* analyste qui s'esquisse, à partir de lectures plus subjectives qu'objectives, de témoignages versant volontiers dans l'autoportrait. Un genre que, tout comme Tahar Ben Jelloun et Hélène Cixous, Hadrien Laroche aime à pratiquer comme il l'affirme sans ambages dans son entretien avec Elsa Pépin, après nous avoir livré un texte sur ce qui lui reste de l'œuvre de Genet, hors de l'œuvre.

« *L'œuvre d'art n'est pas une fuite* », écrit le jeune Genet dans ce qui est probablement le tout premier texte qu'il ait rédigé, sur le voyage à Smara de Michel Vieuchange, enfin publié dans les *Lettres à Ibis* ; il n'en apparaît pas moins et de plus en plus clairement que, tout comme le grand voyageur lui ayant inspiré ce texte, il ait lui-même dû fuir — fuir la France dès son adolescence, fuir sa renommée et jusqu'à la littérature même à partir des années cinquante, pour faire advenir et revenir son écriture. « *S'accomplir, voilà ! Devenir soi dans son œuvre. Michel Vieuchange n'est plus à présent qu'un voyage à Smara* », écrit-il à Ibis. De même, la plupart des auteurs recensés dans ce dossier retrouvent-ils un Genet d'autant plus complet et complexe qu'ils le fuient : qu'ils se concentrent, plutôt que sur son œuvre, sur l'autoportrait que Genet *leur* fait : qu'ils poursuivent comme lui, sur les traces de Rembrandt « *cette opération [nous] appren[ant] que, chaque visage se vaut et qu'il renvoie – ou conduit – à une identité humaine qui en vaut une autre* » (*Le secret de Rembrandt*). « *Comme vous êtes beau* », disait à Genet un Giacometti émerveillé en faisant son portrait, « *Comme tout le monde, hein ? Ni plus, ni moins* » (*L'atelier d'Alberto Giacometti*). La monstruosité et la marginalité, en un mot « l'inhumanité » de Genet — qu'on l'attribue à son troublant discours sur la trahison (*Journal du voleur*), sur l'homosexualité (*Fragments...*) ou encore sur la criminalité (*L'Enfant criminel*) — nous apparaît ainsi paradoxalement de plus en plus humaine. Faut-il s'en réjouir ou au contraire, comme Sartre, se méfier de la radicalité de son refus du monde et de ses lois ? Tout donne à penser que Genet n'a pas fini de nous entraîner loin, toujours un peu trop loin dans sa fuite. ⊥

1. « *Je tâche de revivre ici pour venir m'assassiner chez vous. Et vous ne serez pas là pour m'y voir mourir. [...] sortez seul. Revenez un jour. Bien amicalement [...]* » (« Lettre à Côtas Taktis », *Europe*, « Jean Genet », Albert Dichy (dir.), n° 808-809, août-septembre 1996).

2. Grâce à l'excellente biographie d'Edmund White (*Jean Genet*, traduit de l'anglais par Philippe Delamare, Paris, Gallimard, « NRF », 1993, 687 p.).

3. Les Actes du colloque *Jean Genet. Le Québec et l'Amérique*, tenu en novembre dernier sous la direction d'Hervé Guay et Mathilde Barraband à Trois-Rivières, devraient prochainement paraître aux Herbes rouges.

4. « *I may run, but all the time that I am, I'll be looking for a stick!* » (*Soledad Brother: The Prison Letters of George Jackson* [1970], avec une introduction de Jean Genet, Chicago Review Press, 1994). Deleuze affectionnait tout particulièrement cette bravade, allant jusqu'à en faire la maxime de sa pensée sur « La ligne de fuite » propre, selon lui, à tout artiste et à son œuvre.

5. « Maurice Blanchot est très sympathique. Je l'ai beaucoup vu dernièrement. Il m'appelle : "un écrivain sauvage" » (*Lettres à Olga et Marc Barbezat*, Paris, L'Arbalète, 1988).

6. Jacques Derrida, *Glas*, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 1974.

7. Jean-Paul Sartre, *Saint Genet, comédien et martyr*, *Œuvres complètes de Jean Genet*, t. I, Paris, Gallimard, 1952.

8. Georges Bataille, *La littérature et le mal*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1957.

9. Jacques Derrida, *Glas*, *op. cit.*